

## CHAPITRE III

a *Marseillaise* du 11 janvier. — Préparatifs de défense. — Les journaux et la rue. — Le Corps législatif. — La séance. — M. Émile Ollivier et M. Rochefort. — Ce qu'était Victor Noir. — Les funérailles. — M. Briose et M. Rochefort. — Delescluze. — Flourens. — Marche vers le cimetière. — Le retour. — Les sergents de ville à la porte Maillot. — Démission de Flourens. — Attitude de Rochefort au lendemain de l'affaire Noir. — La demande de mise en accusation. — Le vote.

Le soir même du meurtre de son collaborateur, M. Henri Rochefort s'était rendu auprès de M. Ollivier pour lui demander justice. On attendait avec impatience ce que dirait, le lendemain, le rédacteur en chef de *la Marseillaise*. Ce journal, fondé depuis vingt-cinq jours seulement, était déjà le porte-drapeau de la démocratie la plus radicale. A coup sûr, les exigences et les ardeurs du public dépassaient les velléités de révolte du directeur. M. Rochefort se proposait d'apporter surtout à la Chambre sa verve caustique et sa plaisanterie froidement implacable. Ses électeurs lui demandaient davantage. Il les convia, dès le premier moment de sa colère, à faire ce qu'ils demandaient. Son article du lendemain fut un appel aux armes.

*La Marseillaise* parut encadrée de noir. Elle contenait les dépositions de MM. de Fonvielle, Grousset, Millière et Arnould, et, à sa première colonne, en gros caractères, ces quelques lignes de M. Rochefort :

« J'ai eu la faiblesse de croire qu'un Bonaparte pouvait être autre chose qu'un assassin ! »

« J'ai osé m'imaginer qu'un duel loyal était possible dans cette famille où le meurtre et le guet-apens sont de tradition et d'usage. »

« Notre collaborateur Paschal Grousset a partagé mon erreur, et aujourd'hui nous pleurons notre pauvre et cher ami Victor Noir, assassiné par le bandit Pierre-Napoléon Bonaparte. »

« Voilà dix-huit ans que la France est entre les mains ensanglantées de ces coupe-jarrets qui, non contents de mitrailler les républicains dans les rues, les attirent dans des pièges immondes pour les égorger à l'occulte. »

« Peuple français, est-ce que décidément tu ne trouves pas qu'en voilà assez ? »

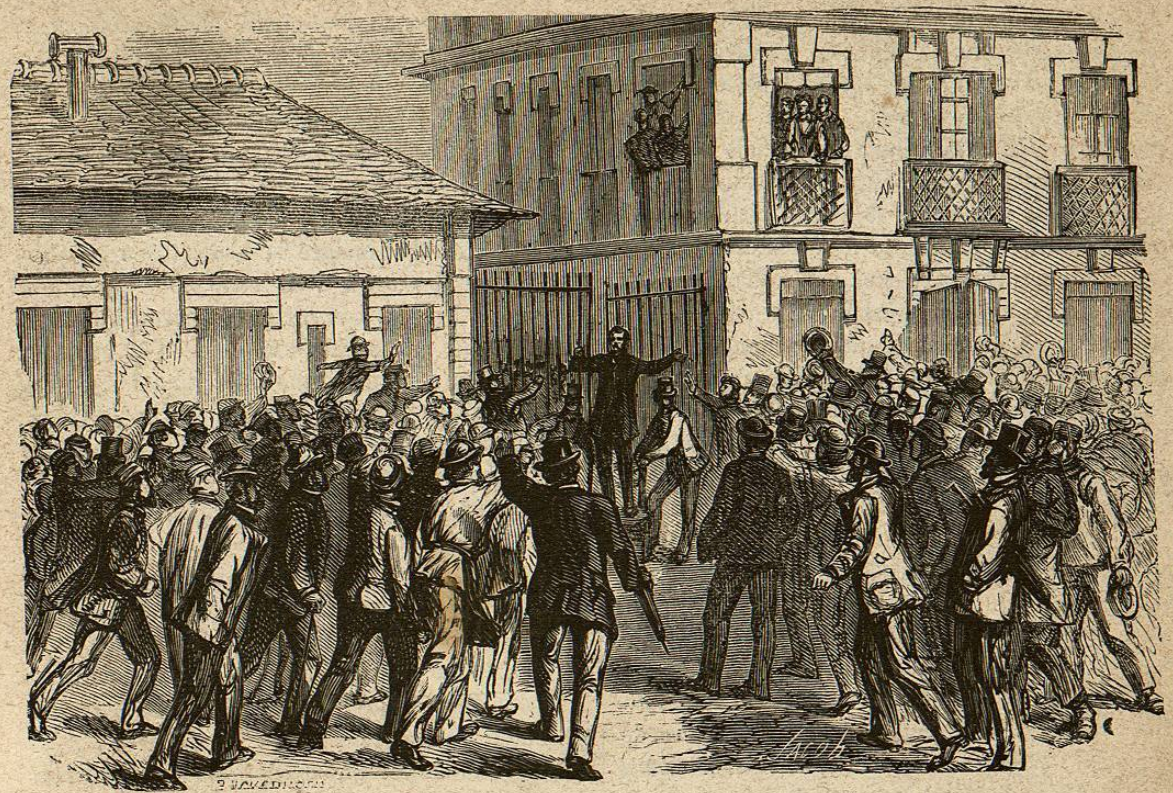
« HENRI ROCHEFORT. »

M. Rochefort qui devait, deux jours plus tard, déconseiller la lutte à main armée donnant pour raison qu'on l'avait tout haut annoncée dans une

réunion publique, commettait, on l'avouera, la faute qu'il allait reprocher à M. Flourens. En politique, avant d'agir il faut prévoir. Que si le directeur de *la Marseillaise* devait, le 12 janvier, arrêter l'émeute prête à se déchaîner — et certes il eut raison, car cette journée eût été un massacre — il devait aussi, tout en protestant hautement contre le meurtre, ne pas pousser à un mouvement qu'il eut la prudence de ne point mener jusqu'au bout. Le parti républicain eut ainsi l'air de faire sonner hardiment une bravade et de s'arrêter dans son impuissance.

La séance du 11 janvier fut des plus tumultueuses et à la fois des plus graves. On peut dire qu'elle avait commencé avant l'ouverture et dès la salle des Pas-Perdus. Les groupes des députés, des journalistes, des curieux, étaient pressés, bruyants ou atterrés. On se sentait à la veille d'un événement qui pouvait bouleverser et même emporter l'empire. Chose caractéristique, les partisans de l'autorité absolue paraissaient moins inquiets que les esprits plus modérés ou plus libéraux. On devinait que les premiers se sentaient fermement protégés par les chassapots et n'étaient même pas trop éloignés de souhaiter une collision pour en finir, en un jour, avec les *menées révolutionnaires*. Les plus attristés étaient ceux qui, redoutant une bataille entre le peuple et l'armée, craignaient surtout pour la démocratie une de ces complètes défaites qui noient dans le sang, — et pour de longues années, — les plus justes causes et les plus légitimes revendications. Vainqueur ce jour-là, l'empire libéral fut redevenu l'empire sinistre et despotique des lendemains de décembre. Il eût renouvelé sa pourpre dans les ruisseaux rougis. C'est bien ce que les républicains, qui voyaient l'empire perdu pourvu qu'on ne lui fournît pas l'occasion d'une victoire, redoutaient le plus.

Tandis que, dans les journaux, les ateliers, la rue, on racontait la vie, l'existence courte et riieuse de Victor Noir, ses traits de gamin de Paris entré bravement dans la littérature, ses saillies, ses



Louis Noir haranguant la foule.

fusées de gaieté, ses projets de mariage futur, au Corps législatif, on oubliait les personnages du drame pour n'envisager que la situation politique, et en quelque sorte militaire, qui était grave. Dans un coin de la salle des Pas-Perdus, on se montrait pourtant un jeune homme pâle, bien vêtu, frisé, et qui se tenait un peu courbé dans l'attitude d'un élégant désespoir. C'était M. Paschal Grousset qui répétait de temps à autre un serment qu'il n'a pas tenu : « Pierre Bonaparte mourra de ma main. »

Lorsque la séance fut ouverte et que M. Rochefort se leva de son banc, il se fit un grand silence. La Chambre tout entière attendait. Lorsque M. Rochefort parla de cet *enfant du peuple* que venait de tuer un prince, de violents murmures s'élevèrent, qui devinrent une clameur immense lorsque l'orateur, répétant à la tribune un mot qu'un journaliste venait d'écrire, demanda si l'on vivait décidément sous les Bonaparte ou sous les Borgia. Et M. Émile Ollivier, franchissant hardiment les marches de la tribune, répondait bientôt, aux applaudissements de la majorité, et d'un ton hautain et résolu qu'il n'avait jamais eu : « Prenez garde ! nous sommes la justice, nous sommes la modération ; mais au besoin nous serons la force ! » Il répondait aussi par la demande de mise en accusation de M. Rochefort, demande signée de M. Grandperret. Pendant ce temps, l'autorité militaire fai-

sait, pour le lendemain, son plan de campagne et la police s'armait.

Durant tout le jour, les amis de Victor Noir allèrent, à son logis de Neuilly, donner un dernier adieu à son cadavre. On avait étendu le corps sur le lit, dans cette petite chambre pleine d'air, de lumière, de gaieté qu'il avait récemment louée. Le pauvre mort semblait sourire. Il y avait, au-dessous du cœur, sur la poitrine saine et grasse, un petit trou noir marqué. Le neveu de ce mort, un enfant, voyant cela, disait : « Comme il saigne ! Ils lui ont donc bien fait du mal ? » Dans une autre pièce, un grand atelier plein de livres, de photographies, de dessins, tout ce qui avait été autrefois la vie de Victor Noir, un grand chapeau gris à longs poils qu'il avait porté jadis, des fleurets, qu'il ne savait point manier, une réduction du *Foyer de l'Odéon*, de Lazerges ; les œuvres de Proudhon, qu'il voulait étudier, des classiques latins, qu'il voulait apprendre. Car, au moment où il tombait ainsi, où il mourait si soudainement, un sourire de bravade aux lèvres, ce grand enfant rêvait de devenir un homme. Il éprouvait un âpre besoin de travail et d'études. Ignorant, il voulait se faire lui-même cette éducation qui lui manquait. Après avoir fait, au *Journal de Paris*, le métier de reporter des menus faits du boulevard ou des coulisses, il désirait, à son tour, devenir un homme de lettres.

*Anch'io son pittore!* Son activité prodigieuse se dépensait dans des publications bizarres, éphémères, créées par sa fantaisie, et bientôt abandonnées, petits journaux agressifs, brochures originales : la *Gazette secrète*, qui se vendait sous enveloppe; le *Pilori*, qu'il imprimait à l'encre rouge. Mais il rêvait d'autres combinaisons plus littéraires et plus utiles. Il voulait, par exemple, publier, à dix centimes la livraison, la collection des classiques français, avec une préface de quelqu'un de ceux qu'il appelait les *grands maîtres*, Sainte-Beuve, Michelet, Quinet. Il eût donné « pour deux sous » (et sa bonne figure s'illuminait à cette pensée) le *Misanthrope*, avec introduction de Sainte-Beuve, et la *Servitude volontaire*, de la Boétie, avec préface de Mazzini. D'autres fois, il rêvait de publier, comptant sur l'attrait assez malsain d'un titre aussi tapageur, les procès de Lemaire, La Pommerais, etc., avec cette enseigne : *Les Assassins du second empire*. Qui lui eût dit que son histoire eût pu figurer un jour dans un tel ouvrage? Le premier numéro de son *Pilori* (9 mai 1868) contient un article de lui où se rencontre encore une ligne fatidique. Faisant sans doute allusion à l'affaire de Boulogne : « On va, disait-il, mettre en vente à l'hôtel Drouot un pistolet historique. » Moins de deux ans après, ce « pistolet historique » devenait le revolver du prince Pierre.

Les funérailles de Victor Noir eurent lieu le 12 janvier. Vainement on avait demandé que l'enterrement se fit au Père-Lachaise, la loi voulait que Victor Noir fût inhumé dans le cimetière de Neuilly. Ce jour-là, la plupart des ateliers étaient vides. Des ouvriers, au nombre de près de cinq cents, avaient passé la nuit du 11 au 12 devant la maison mortuaire, craignant que la police n'enlevât le cadavre. La police, qui semblait rechercher un conflit, n'avait garde d'en dérober la cause. La foule était grande, qui se dirigea pendant cette journée vers la demeure de Noir par l'avenue de la Grande-Armée et l'avenue de Neuilly. Le peuple de Paris tout entier était là, et non-seulement le peuple, mais les écoles, des commerçants, des bourgeois, des femmes, des enfants, tous unis par la même pensée, celle d'une protestation muette, solennelle et formidable. Paris faisait à cet enfant mort les funérailles d'un souverain. Peu s'en fallut que ce ne fussent des funérailles vermeilles.

L'armée était sur pied. On avait fait venir la garnison de Versailles. Des troupes étaient massées au Champ de Mars et au palais de l'Industrie. Les cantinières servaient à boire. Des mitrailleuses avaient été amenées dans les cours intérieures de ce Corps législatif où les députés, à un coup sourd produit par une porte qui se fermait, croyaient pendant tout le jour entendre l'écho de la canonnade. Des sergents de ville, groupés des deux côtés de la

porte Maillot, semblaient attendre un signal. On vit le ministre de l'intérieur, M. Chevandier de Valdrôme, inspecter à cheval les Champs-Élysées et les avenues.

Pendant ce temps, par groupes plus ou moins compacts, la foule roulait, se pressait vers un unique rendez-vous. Il tombait une petite pluie fine et glacée. Mais, cette fois, le mot de Pétion n'était plus justifié : malgré la pluie, il y avait *quelque chose*. Il y avait deux cent mille personnes entassées, nerveuses et prises de fièvre qu'une parole ardente eût entraînées, et qui n'éprouvaient qu'un même sentiment, une colère unanime contre le meurtrier et contre l'empire. Des marchands, toujours en quête d'occasion, vendaient çà et là des bouquets d'immortelles jaunes, des numéros de la *Marseillaise* ou de l'*Eclipse* représentant Victor Noir mort. « Le cadavre à deux sous », comme quelques-uns criaient. Puis, dans la cohue immense qui marchait et se heurtait dans la boue des curieux, des spectateurs, des blasés. Une sorte de vivante image de Paris, mais du Paris volcanique qui porte la tempête. Or, ce jour-là, dans cette foule, il y avait plus de laves que de scories.

Plus d'un croyait que l'éruption était inévitable. Les plus audacieux la cherchaient, l'appelaient. Ils étaient venus en armes, prêts à jouer leur vie et à la donner. C'était la minorité. Instinctivement, la grande masse comprenait que ce deuil ne voulait point de sang, et que d'ailleurs toute lutte était impossible. Pourtant, qui pouvait dire ce qui allait sortir de cette accumulation de passions surexcitées, sublimées, prêtes à s'embraser? Un coup de feu eût suffi.

Il était près de deux heures; la maison mortuaire, pleine d'amis, était entourée d'une houle humaine. En se penchant à la fenêtre, on apercevait une masse noire et mouvante, une mer véritable de têtes. La pluie avait cessé; on se sentait respirer. Mais déjà dans cette innombrable foule deux courants s'étaient établis, courants opposés; les uns, ceux qui désiraient la lutte et qui voulaient entraîner le cercueil à Paris, les autres, qui redoutaient un carnage, et s'étaient décidés à l'enterrer à Neuilly.

Il y eut alors, dans cette maison où le corps de Victor Noir était à peine refroidi, des scènes émouvantes et terribles. M. Rochefort y était entré. Ce jour-là, Rochefort fut véritablement le maître de ces deux cent mille êtres humains. Ami du mort, inspirateur de la *Marseillaise*, chef d'opposition, député, c'était lui qui forcément prenait la direction et la responsabilité des événements. Les autres représentants de la gauche s'étaient abstenus, trouvant l'occasion trop personnelle. C'était de Rochefort que les plus ardents attendaient le signal de la lutte. Leurs revolvers étaient prêts. On ré-

pondait du moins, en partie, à l'appel publié la veille dans la *Marseillaise*.

Vers une heure cinquante minutes, M. Rochefort entra dans l'atelier attenant à la chambre mortuaire. Il était fort ému, jaune, fatigué. Il s'assit, brisé d'émotion, car il venait d'être accueilli par les cris de vengeance que poussait la foule. Il demanda un verre d'eau.

— Je suis las, disait-il.

Un Anglais qui se trouvait là, lui dit :

— Prenez du rhum.

— Non, merci, fit Rochefort. Je n'en prends jamais.

L'Anglais répondit froidement :

— Quand on est chef de parti et qu'on défaille, dans une telle journée, on prend du rhum.

A ce moment, un homme maigre et roux, l'œil hagard, entra, les cheveux hérissés.

— Rochefort! où est Rochefort?

Rochefort se leva. C'était M. Briosne, l'orateur des réunions publiques.

— Citoyen, dit-il à Rochefort, on n'attend que votre signal. Que décidez-vous? Voulez-vous marcher sur Paris, oui ou non?

— Qui vous donne le droit de me questionner? demanda M. Rochefort.

— Le peuple, répondit M. Briosne. Vous êtes son représentant; c'est à vous de le conduire.

M. Rochefort se défiait de M. Briosne, qu'il a, depuis, accusé de complaisances envers l'empire.

— Je n'ai pas de conseils à recevoir de vous.

— Tant pis, répondit Briosne; songez bien à ce que vous faites. Vous êtes notre élu, vous devez nous guider. Vous seul avez assez d'influence pour entraîner cette foule. Vous ne le voulez pas. Que la responsabilité de la défaite ou de la division retombe sur vous! Mais le peuple dira que vous avez trahi votre mandat!

Il enfonça son chapeau de feutre sur sa tête, et, fendant la foule qui emplissait l'atelier, disparut dans l'escalier, tandis que M. Rochefort haussait les épaules. Cependant il fallait prendre un parti. La foule attendait dans la rue, impatiente, plus exaltée de moment en moment. Le frère de Victor Noir, M. Louis Noir, qui voulait qu'on transportât le corps à Neuilly, vint appeler M. Rochefort et l'emmena à côté, dans l'atelier d'un peintre où, entourés de toiles, se tenaient, discutant la question du combat. M. Delescluze, M. Courmet et deux ou trois autres personnes, M. Courmet, bouillant, emporté, voulait marcher droit sur Paris, le cercueil porté sur les épaules de gens du peuple, et escorté de citoyens, le pistolet à la main. M. Delescluze, plus prudent, redoutant l'impossibilité matérielle de la lutte, se prononçait pour la négative; M. Rochefort hésitait.

— Si nous étions dans Paris, disait M. Deles-

cluze, je n'hésiterais pas. Nous aurions les rues pour combattre. Ici, hors des murailles, nous serions écrasés. Nous avons les grilles, les fortifications, les Champs-Élysées à franchir. Une armée y échouerait.

— Ce serait une tuerie, fit quelqu'un.

— Ah! répondit M. Delescluze, avec un éclair dans les yeux, que m'importerait si nous étions certains de vaincre ou si nous avions seulement chance de vaincre!

Et, M. Courmet, persistant dans son projet de bataille :

— Jamais aurez-vous cette occasion, cette passion, ces deux cent mille poitrines, et ces quatre cent mille bras?

Mais le vieux Delescluze ramenait à la réalité stricte ces belliqueux espoirs. Il fut convenu qu'on parlerait au peuple, qu'on lui ferait entendre raison et M. Louis Noir entraînait bientôt M. Rochefort et Delescluze chez une dame demeurant au second étage et d'où la voix des orateurs pouvait plus facilement être entendue.

Ces détails absolument authentiques et les paroles ci-dessus recueillies presque sur-le-champ n'ont pas été publiés alors, mais on a donné les discours de M. Delescluze et de M. Rochefort. Delescluze imprima lui-même ses paroles dans le numéro du *Réveil* du lendemain.

« Citoyens, s'est écrié Rochefort, en présence d'un événement aussi grave, d'une situation aussi difficile, je comprends qu'il est impossible de conserver la modération que commandent les intérêts de notre belle cause. Des obstacles insurmontables nous attendent à Paris. Le gouvernement, et je le sais de source certaine, le gouvernement a pris des dispositions stratégiques formidables. Il est à peu près impossible de porter le corps de Noir dans Paris. L'ennemi, toujours prêt à nous écraser, nous attend de pied ferme. Nous sommes en nombre, je suis heureux de le constater, pour le repousser, mais il est armé, et bien armé; et vous, citoyens, vous ne l'êtes pas!

« Ah! vous ne savez pas que ce serait courir à une mort certaine, car le gouvernement n'attend que ce moment pour en finir à jamais avec la République, déjà forte et bien défendue. Je ne le sais que trop, et j'ai tant de confiance en lui, que je suis venu armé. Je n'ai plus le loisir de sortir autrement après l'assassinat de notre frère par Pierre Bonaparte.

« Quant à notre vengeance, nous l'aurons. L'occasion était aujourd'hui sans pareille, direz-vous, et elle ne se représentera plus. Erreur! Tous les jours, nous en trouverons de plus favorables encore que celle que vous croyez perdre aujourd'hui.

« A la force qui s'opposerait au passage de la liberté, nous opposerons d'abord la force du droit,